



**Constantin Salavastru, Ph.D.**

Seminar of Discursive Logic, Argumentation Theory and Rhetoric  
Department of Communication and Public Relations  
„Al.I.Cuza“ University  
E-mail: csalav@uaic.ro

## **Critique de la problématologie**

La collection « Références » des Editions de l'Université de Bruxelles met à la disposition du lecteur un ouvrage intitulé *Michel Meyer et la problématologie*<sup>1</sup>, dans la lignée, entre autres, du célèbre *Traité de l'argumentation – La nouvelle rhétorique* de Perelman et Olbrechts-Tyteca (sixième édition, 2008). A notre avis, ce livre est l'expression d'une heureuse rencontre entre une conception d'une grande profondeur et d'extension de plus en plus ample (la problématologie de Michel Meyer) et l'esprit critique et la culture philosophique encyclopédique d'un penseur qui, pendant toute une vie, a travaillé sur les textes fondamentaux de la philosophie occidentale (Angèle Kremer-Marietti). Le résultat de cette rencontre admirable est une analyse d'une concentration extrême mais qui ne laisse pas de reste : tous les problèmes importants impliqués par la conception problématologique sont investigués avec toute l'acribie qu'on connaît à Angèle Kremer-Marietti !

Quels sont les aspects qui sont entrés sous le plume du critique ? Le premier est la raison d'être de la problématologie : le concept de *questionnement*. Pour Angèle Kremer-Marietti, la nouveauté de la conception problématologique est le passage du *propositionnalisme* de la pensée occidentale – pour laquelle la réponse c'était la chose la plus importante pour la connaissance et pour la compréhension du monde – au *problématologique*, une intuition exceptionnelle de Socrate mais qui, malheureusement, n'a pas été poursuivie d'une façon adéquate par la tradition occidentale. Cette dernière considère que, au contraire, l'interrogation sur les principes premiers est la vraie vocation de la pensée philosophique, le questionnement toujours présents et toujours repris pour renouveler la compréhension des problèmes philosophiques. Voilà une remarque intéressante :

---

<sup>1</sup> Angèle Kremer-Marietti, *Michel Meyer et la problématologie*, Editions de l'Université de Bruxelles, 2008.

“Philosopher, c’est se livrer à une perpétuelle remise en question, pour déboucher sur des réponses nouvelles, ne fût-ce que celles qui thématisent le questionnement lui-même. [...] Pour un véritable philosophe, l’esprit est interrogatif ou n’est pas” (p. 8).

Le concept de *différence problématologique*, présent, je crois, dans tous les ouvrages de Meyer, constitue le noyau, le lieu d’unification de tous les autres concepts centraux – interrogativité radicale, questionnement – grâce à la relation de différence et d’équilibre qu’il établit entre la question et la réponse.

Evidemment, il y a beaucoup d’arguments qui peuvent fonder une pensée interrogative qui explique, jusqu’à la fin, ce que Meyer assume comme un donné premier : “la pensée ne progresse qu’interrogativement”. Chez Meyer, les contre-exemples analysés (la rationalité pure de Platon, l’ordre résolutoire de Descartes, le positivisme de Carnap, le nihilisme de Heidegger) viennent s’ajouter, à la fin d’une analyse attentive, comme preuves en faveur de sa conception interrogativiste : les circonstances ne permettent pas d’éluder le fait que la rationalité pure reste une illusion, l’ordre résolutoire de Descartes est lui-même contradictoire, le nihilisme et le positivisme se trouvent, eux-mêmes, dans une opposition irréductible.

L’analyse critique proposée dans ce livre réserve une section spéciale au grand traité de problématologie *Questionnement et historicité* (PUF, 2000). En fait, le traité en question est une application du modèle problématologique à toute métaphysique. De ce fait, *Questionnement et historicité* est considérée une *analyse problématologique des catégories* :

“Sur la constatation courante, que nous donnons généralement trop d’importance aux réponses qui nous apaisent et dont nous voulons effectivement qu’elles nous apaisent, Michel Meyer réoriente le mouvement de réflexion vers le questionnement même, comme une ouverture jamais refermée. Son intention est de réinterpréter, à la lumière d’une interrogativité radicale, la réalité et sa genèse, à partir d’une nouvelle perception de l’espace et du temps, mais aussi à partir de nouveaux *principes* de la pensée et donc de nouvelles *catégorisations* du réel” (p. 28).

La catégorisation est transférée au niveau du questionnement. Interroger sur le point de départ, sur ce qui est premier c’est questionner le questionnement même. Une analyse du questionnement est le premier pas d’une *esquisse du problématologique* qui peut passer au-delà de la vision propositionnaliste de notre pensée philosophique dans laquelle la réponse est l’élément premier, à l’assomption du couple *question-réponse* comme modèle de la compréhension adéquate d’un problème philosophique.

L’intention de mener une telle investigation (“questionner le questionnement même”), tout à fait différente par rapport à l’objet de la méditation de toute la philosophie jusqu’à nos jours (“nous questionnons le questionnement : une telle question n’a jamais été posée”) ne peut pas se servir de telle ou telle méthode traditionnelle. Une nouvelle méthode s’impose. Son nom : *la déduction problématologique*. A la déduction logique de Descartes, à la déduction

transcendante des catégories de Kant, à la déduction phénoménologique de Husserl s'ajoute la déduction problématologique de Meyer comme un nouveau instrument méthodologique capable de dire quelque chose de nouveau sur ce qui est premier.

Sans doute, l'*historicité* reste celle qui rend possible l'interrogation sur le questionnement et la différence problématologique, propre à toute démarche à soumettre à une analyse de ce type. Elle va avoir en vue les trois grands problèmes traditionnels de la métaphysique (l'identité, le monde et l'altérité), mais dans un ordre catégoriel qui reste tout à fait différent par rapport à la tradition. Dans ce contexte de nouveauté, *Questionnement et historicité* analyse l'*ordre des réponses*. Deux modalités sont assumées dans ce but. La première est *analytique* (au sens kantien du terme), qui propose une investigation de l'*ordre des réponses en tant qu'ordre des jugements*, la seconde est *apocritique*, qui propose une démarche explicative sur l'*ordre des réponses comme telles*. Quelle est la différence ? L'*analytique* de l'ordre des réponses prend en considération la réponse comme jugement et essaie d'établir quelles sont les règles sur lesquelles les jugements se soutiennent réciproquement, en établissant un ordre propositionnel qui a son origine dans des jugements apparemment autonomes. L'*apocritique* de l'ordre des réponses part de l'idée que nos jugements sont, en fait, des *réponses aux problèmes* et ils doivent être jugés comme tels. Une démarche de cette sorte est plus intéressée par le jeu question-réponse que par le conditionnement réciproque des jugements ou par leur synthèse.

Evidemment, l'auteur analyse en détail tous les autres aspects de *Questionnement et historicité* (les principes classiques de la logique, les six interrogatifs, l'historicité), mais il est impossible d'en donner ici une présentation en détail.

Angèle Kremer-Marietti propose une explication inédite pour aller au fondement du lien entre le questionnement, la problématologie et la passionnalité humaine. L'origine de la méditation est, surtout, l'ouvrage de Meyer *Le philosophe et les passions. Esquisse d'une histoire de la nature humaine* (Hachette, 1991; PUF, 2007). Voilà en bref l'excellente déduction. L'homme est un être passionnel. C'es-à-dire dominé par les affects, ces "maladies de l'âme" qui font les différences entre les individus. Dans le sillage d'Aristote (livre deuxième de sa *Rhétorique*), Meyer croit que "les passions qui différencient les individus sont l'élément moteur de la vie de la Cité" (p. 37). Dans toutes nos actions nous faisons entrer, à un degré plus ou moins grand, nos passions : dans les confrontations académiques, dans l'amour, dans nos œuvres scientifiques, dans la lutte politique, dans le concours d'admission, dans nos disputes occasionnelles, à la cuisine et ainsi de suite. Mais, et là nous découvrons la clé de la déduction, les passions font venir avec elles beaucoup de problèmes ! Un *désir très puissant* peut amener l'homme à des faits tout à fait regrettables, même mauvais, une *tristesse prolongée* devient, sûrement, la cause de résultats négatifs dans l'activité ou de l'animosité dans les relations avec les autres. Les passions sont, en général, objet de créations artistiques : le groupe statuaire *Laocoon* exprime "la beauté de la douleur" et la souffrance tranquille dont seul l'ancien Grec est capable, le drame *Othello* de Shakespeare met en acte la passion obsessive et la jalousie extrême qui va porter au crime et ainsi de suite. Qu'est-ce qu'on peut faire là-dessus ? Une interrogativité

permanente sur ces problèmes aura pour résultat de possibles résolutions autres que les actes extrêmes. Combien de passions ne sont pas théorisées par le biais du théâtre ?

Un thème spécial de toutes les interrogations de Meyer est celui de l'*Être*. Evidemment, un tel sujet est une permanence depuis la pensée philosophique d'Aristote à nos jours. Au fond, la discussion sur ce qu'est l'Être, chez tous les penseurs importants, c'est une méditation sur ce qui est premier dans le monde : l'eau, l'air, le feu, le cogito, la monade, la chose en soi, l'Idée absolue et d'autres choses pareils. A ce point, observe Angèle Kremer-Marietti, Meyer s'intègre d'une façon tout à fait normale à la galerie de tous ceux qui ont vraiment cherché l'essence de ce qui est premier. La réponse de Meyer se retrouve dans beaucoup de ses ouvrages et elle n'est qu'une seule et toujours la même : le *questionnement lui-même*. Dans la question fondamentale : "Qui est ce qui est ?" la chose la plus importante n'est pas de trouver quelque chose d'ordre matériel ou spirituel, c'est-à-dire un "objet", qui pourrait être indiqué si on voulait répondre à cette question, mais le fait de nous questionner sur ce qui est, c'est-à-dire le questionnement lui-même. Voilà un fragment explicatif d'Angèle Kremer-Marietti sur ce point :

"S'il s'agit, par exemple, de la question de ce qui est premier dans la pensée, il faut alors, en suivant l'indication de Michel Meyer, s'interroger sur ce qui est premier, et c'est le questionnement qui ressort comme primordial, et ce n'est plus un « objet » précis, comme Dieu, l'Être ou le *Cogito* par exemple" (p. 62).

Une petite observation ici qui peut suggérer un grand renversement dans le problème de l'Être, si nous sommes sur la bonne voie d'une interprétation possible. Le problème de l'Être a constitué le long de l'histoire de la philosophie, sans exception, l'essence de l'ontologie, entendue, en général, comme une théorie de l'existence. Toutes les solutions proposées – dont quelques unes ont été indiquées ci-dessus – sont devenues des concepts fondamentaux de l'ontologie. Une seule exception : le questionnement de Meyer. A notre avis, le concept de questionnement est et reste un concept qui appartient à la gnoséologie : le questionnement est un acte d'intellection cognitive. Cela pourrait être une contribution tout à fait importante de Meyer.

L'aspiration de Meyer est, à notre avis, de proposer la problématologie comme modèle d'analyse de tous les domaines de la connaissance et de l'action de l'homme. Quelques résultats sont déjà devenus des certitudes, comme nous avons vu ci-dessus : une métaphysique problématologique (surtout dans *Questionnement et historicité* mais encore dans d'autres ouvrages, comme par exemple, *Pour une critique de l'ontologie*, EUB, 1991 ; PUF, 1999 ; ou *Petite métaphysique de la différence*, Hachette, 2000 ; PUF, 2008), une rhétorique problématologique (*Questions de rhétorique*, Hachette, 1993 ; *Histoire de la Rhétorique des Grecs à nos jours*, Hachette, 1999 avec Manuel Maria Carrilho et Benoît Timmermans), une théorie de l'argumentation d'inspiration problématologique (*Logique, langage et argumentation*, Hachette, 1982 ; *Qu'est-ce que l'argumentation*, Vrin, 2005 ; 2008 ; *Principa Rhetorica. Une théorie générale de l'argumentation*, Fayard, 2008). Il y avait toutes les prémisses pour une *esthétique*

*problématologique* que Michel Meyer n'a pas hésité d'articuler dans quelques ouvrages tout à fait remarquables : *Langage et littérature* (PUF, 1992 ; 2001), *Le comique et le tragique. Penser le théâtre et son histoire* (PUF, 2003 ; 2005), *Rome et la naissance de l'art européen* (Arlea, 2007).

Nous voudrions nous arrêter sur l'interprétation problématologique du théâtre, un peu plus proche à notre cœur grâce à sa paradoxalité accablante. Tous les concepts fondamentaux de la problématologie, quelques uns d'une difficulté évidente, se retrouvent dans cette investigation problématologique du théâtre. Trois axiomes sont présents dans cette analyse : (a) l'origine du théâtre doit être cherchée dans la mise en scène de la différence ; (b) le théâtre est une actualisation de l'ethos, du pathos et du logos comme instances de la différence ; (c) le théâtre est et restera un monde des identités fictionnelles. A partir de là et avec les ressources catégorielles du modèle problématologique, Meyer analyse les moments les plus importants de l'histoire du théâtre pour mettre en évidence le fonctionnement pratique de ses concepts. Qu'est-ce que c'est que l'évolution du théâtre? Une diminution du refoulement problématologique, répond Meyer. Le théâtre a avancé, si on le regarde à l'échelle de l'Histoire, comme un processus d'amplification de l'interrogation radicale à laquelle l'individu s'est confronté. Quelles que soient les modalités de construction qu'il a assumées, le théâtre a problématisé. Puisqu'il a problématisé de plus en plus profondément, il a laissé des traces toujours plus évidentes dans la conscience de l'individu récepteur, du public en général. Une série de ces traces constituent la substance de cette investigation problématologique sur le théâtre et sur son histoire.

\* \* \*

Qu'est-ce qu'on pourrait dire à la fin de ces quelques considérations ? Un bijou herméneutique sorti de la main d'un maître sur la question de l'interprétation, dont la qualité tient à l'idée, mais encore plus à son exposé concentré, qui donne une harmonie formelle à nos pensées si nous y sommes enclins. Nous avons ici, en fait, la concrétisation d'une exigence éternelle : le maximum de pensée dans un minimum de mots ! *Non multa, sed multum* ! Si on se laissait aller à un jeu d'imagination, on pourrait se questionner : Que dirait Meyer sur ce qu'Angèle Kremer-Marietti dit de Meyer ? Voilà en fait le questionnement du questionnement même !